

**DS de rattrapage – Dissertation**

**Durée : 4h**

---

L'écrivain hongrois Laslo Krasznahorkai, prix Nobel de littérature 2025, écrit dans *Petits Travaux pour un palais*, en 2018 :

« Le langage naturel de la réalité du monde est la catastrophe, qu'elle soit d'origine naturelle ou humaine ; qui plus est, [...] la catastrophe N'INCARNE PAS LE MAL, et l'on ne peut pas parler d'actes meurtriers, comme le font les gens lorsqu'ils évoquent, par exemple, un tremblement de terre, expliquant qu'à tel ou tel endroit un séisme de telle ou telle magnitude *a tué* tant de personnes. »

Vous direz si vous partagez cette vue, à la lecture de votre programme d'œuvres sur le thème « Expériences de la nature » : *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

---

**Eléments de corrigé**

---

**Remarques d'analyse :**

La notion centrale du sujet est celle de « catastrophe », qui désigne un événement de grande intensité aux effets destructeurs. Etymologiquement, la catastrophe vient de la notion de bouleversement, de renversement. Dans ses usages courants, le mot « catastrophe » est souvent accompagné d'un adjectif épithète (« naturelle, ferroviaire, industrielle, humanitaire... »), suivant ses formes et ses causes. Employé seul, le mot désigne le dénouement d'une intrigue parvenue au paroxysme de la tension.

Krasznahorkai s'efforce de séparer la notion de catastrophe de tout jugement de valeur « mal, meurtriers » et de toute intentionnalité. Il recourt pour cela à une police de caractères de grande taille, à la majuscule, au soulignement (« *tué* »). Il pointe une erreur de doxa : « comme le font les gens »... L'idée simple, jusqu'ici, est que l'événement destructeur n'est ressenti comme un mal (voire une agression délibérée) que du point de vue humain, et que la nature n'a pas les intentions qu'on lui prête rétrospectivement. Il me semble que les cours et les œuvres permettent de trouver facilement arguments et exemples à ce sujet (pour le I).

A ce stade, je peux déjà préciser qu'il est possible de faire le préambule sur ces cyclones, tempêtes tropicales ou ouragans auxquels on donne des prénoms humains pour les distinguer les uns des autres, procédé qui tend à leur prêter, justement, une conscience et une volonté destructrice. Mais si vous l'avez fait sur telle ou telle catastrophe (Tchernobyl, Fukushima,...), vous avez eu pleinement raison.

Le sujet comporte un point plus problématique : Krasznahorkai explique que la catastrophe est « le langage naturel » du monde. Ce serait donc par l’intermédiaire de la catastrophe que la nature s’exprime.

### Problématisation :

Dès lors, le problème est plus complexe ; et plusieurs questions se posent : est-il juste de considérer que la nature possède un mode d’expression qui a valeur de langage ? Peut-on considérer qu’elle a quelque chose à dire ? Si elle a quelque chose à dire, on réintroduit l’intentionnalité ; dans ce cas, la nature pourrait *vouloir* détruire ou tuer. Si la nature est neutre et indifférente, pourquoi son langage passe-t-il systématiquement par la catastrophe ? Ne devrait-il pas (pour des raisons statistiques) être au moins parfois propice aux humains et au vivant en général ?

Et finalement, peut-on admettre que la catastrophe soit le mode d’expression à la fois ordinaire et non-intentionnel de la nature ?

**Concernant la réponse**, je ne m’étends pas sur le plan, mais je vous indique une direction possible pour le III : il s’agit de dissocier deux sens du « mal » : d’un côté le préjudice objectif subi par la victime de la catastrophe (dans le sens où on dit : « j’ai mal quelque part » ou « je souffre d’un mal inconnu »...) ; de l’autre le jugement moral (dans le sens où l’on dit : « c’est mal ; il a mal agi »). Cela permet de considérer que la catastrophe est objectivement un mal pour qui la subit, sans qu’on puisse accoler à ce constat de condamnation morale. L’homme aurait donc raison de dire de la catastrophe qu’elle *est* un mal, mais tort de prétendre qu’elle *incarne* le mal, car justement elle ne l’*incarne* pas (puisque n’a pas de corps) ; le mal (la souffrance) ne peut s’*incarner* que dans le corps de la victime. [étymologie du mot « incarner » : in (dans) + caro, carnis (chair) = donner chair, prêter un corps à...]

L’autre problème à régler est ‘l’improbabilité statistique’ : pourquoi la catastrophe est-elle plus fréquente que l’événement bienfaisant et propice ? 1° D’abord elle ne l’est peut-être pas ! Mais on garde d’elle un souvenir plus marquant et on s’exagère sa fréquence. 2° Mais même si on admet que la catastrophe constitue le mode d’expression ordinaire de la nature, on peut en trouver une explication chez Canguilhem : la mort, l’inerte est la norme ; la vie est l’exception, provisoire et localisée.

J’ai volontairement donné un aspect assez informel à se corriger pour que vous puissiez vous concentrer sur les idées.

Je vous rappelle que vos dernières révisions doivent se concentrer sur les conseils de méthode mis en exergue en classe lors de la correction du DS n°2 (et sur les points du cours qui s’y rapportent). Ce sujet d’entraînement confirme que la problématisation est aussi importante que l’analyse. Pensez à soigner la composition argumentative des sous-parties. Ne négligez pas les conclusions.

Bon courage !